



L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914)

Vincent Chambarlhac

► To cite this version:

Vincent Chambarlhac. L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914). Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2011, 114, pp.39-50. hal-01623380

HAL Id: hal-01623380

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-01623380>

Submitted on 25 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914)

Vincent Chambarlhac



Édition électronique

URL : <http://chrhc.revues.org/2215>

ISSN : 2102-5916

Éditeur

Association Paul Langevin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 39-50

ISBN : 978-2-917541-24-1

ISSN : 1271-6669

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Vincent Chambarlhac, « L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 114 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 25 octobre 2017. URL : <http://chrhc.revues.org/2215>

Ce document a été généré automatiquement le 25 octobre 2017.



Les contenus des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914)

Vincent Chambarlhac

- 1 Travailler sur la réception de Marx dans la SFIO de 1905 à 1914 impose d'emblée la rencontre avec la question de l'orthodoxie marxiste. Elle nourrit un procès paradoxal, entre recherche historique et politique de 1965 à 1981, années pendant lesquelles les interprétations les plus divergentes partagent l'évidence d'une orthodoxie marxiste permettant la discussion de la synthèse jaurésienne. Nous nous proposons de revenir brièvement sur ce procès qui trame encore les lectures contemporaines, avant d'explorer l'une des pistes proposées par le développement de l'histoire de l'édition. Il s'agit moins d'une histoire des idées, d'une histoire des intellectuels, auxquelles la question du marxisme de la SFIO s'assujettit systématiquement, que d'une analyse « dans l'œil du parti¹ » sur un aspect des pratiques propagandistes dans l'horizon de la diffusion des textes de Karl Marx. Cette voie tourne le dos aux heurts des idées et aux articles des revues socialistes, mais elle vise modestement à éclairer l'une des conditions de possibilité française du rapport du militant socialiste aux textes de Marx à la Belle Époque.

Un singulier procès

- 2 Politique et analyse historique se renforcent mutuellement entre 1965 et 1981 dans l'appréhension d'une orthodoxie marxiste de la SFIO. Au sein du mouvement communiste, Louis Althusser – entre autres – fustige dès 1965 la faiblesse théorique du marxisme français. Les effets de 1968, au crépuscule du gauchisme politique², déportent ensuite la critique sous des cieux plus radicaux où, paradoxalement, ce marxisme n'est pas trop pesant, mortifiant le vif du socialisme français. Pour l'un de ces pôles, le marxisme de la SFIO est *introuvable*, suivant l'expression de Daniel Lindenberg, alors

proche d'un collectif des *Révoltes logiques* porté à discuter les mythes et les discours d'ordre par lesquels les partis de gauche normalisent le mouvement social³. À l'opposé des gauches, dans une posture plus directement politique, Michel Rocard théorise les deux cultures politiques du Parti socialiste, et voit dans la première « l'autorité d'un marxisme capté par ceux qui n'en sont pas les héritiers » (Congrès de Nantes, 1977)⁴. Soit un marxisme ossifié depuis la Belle Époque – le guesdisme –, dont le nom vaut alors péjoration et dit une filiation – étonnante – avec le mitterrandisme. Sa lecture est politique mais s'adosse à tout un travail intellectuel de la « deuxième gauche », là où la frontière entre recherche historique et engagement s'avère poreuse⁵. Elle procède aussi d'autres travaux⁶.

- 3 Ces positions balisent un procès historiographique paradoxal. Le marxisme de la SFIO est édulcoré par le guesdisme, qui fut politiquement l'introducteur et le vulgarisateur du marxisme en France, comme le montre Claude Willard dans sa thèse dès 1965⁷. Ce groupe militant charpente le parti, s'appliquant par la propagande à convertir la société française au socialisme. L'essentiel tient à une pédagogie militante, souvent simplificatrice de la théorie marxiste. La réflexion sur le guesdisme se poursuit dans cette voie, la traitant sur un plan historiographique sous le seul angle discursif : à l'aune de la SFIO, le marxisme campe un *grand récit* dans lequel le socialisme français se conte, sans pour autant finalement que se discute réellement le rapport tissé entre le texte de la théorie marxiste et la réalité sociopolitique de la SFIO⁸. Cette première lecture tait la question de la pénétration du marxisme dans les milieux intellectuels proches du socialisme. Christophe Prochasson et Gilles Candar scrutent ces figures d'intellectuels qui introduisirent également le marxisme⁹. S'attachant à la figure de Charles Andler, le premier croque un fin connaisseur de la pensée marxiste aux antipodes d'une position marxiste dans la SFIO¹⁰. Le cas de Jean Longuet montre l'existence au sein de la SFIO d'un réseau au fait de la théorie marxiste qu'il semble ne pas détacher de l'action politique¹¹. Proche un temps du guesdisme, ce réseau pèse dans les problématiques d'édition des œuvres de Marx par le parti à la Belle Époque. La confrontation de ces deux approches révèle en somme deux marxismes au sein de la SFIO. L'un est celui des intellectuels, davantage porté vers une pratique universitaire – le marxisme est méthode. L'autre est guesdiste, vulgate simplifiée autour de quelques axiomes bien définis. On renoue là, l'objet se complexifiant, avec l'hypothèse d'un marxisme *introuvable* dans la SFIO, celle-ci s'avérant immune à celui-ci du fait d'*anticorps* institutionnels (Lucien Herr, l'École Normale, la sociologie durkheimienne), du fait de son immersion dans le système républicain. Il y aurait donc au mieux un *surmoi marxiste*, porté par la culture guesdiste ou néo-guesdiste sur le siècle. Ce *surmoi* fait écran au réformisme de la SFIO et rend difficile son rapport au pouvoir dès la Belle Époque¹². Ce premier massif de travaux peine à circonscrire la réalité d'une orthodoxie marxiste de la SFIO, tant l'écart des pratiques à la théorie – et la rareté des fins connaisseurs de cette dernière au sein du parti – complique l'interprétation. En contrepoint, d'autres travaux postulent *a priori* l'orthodoxie marxiste de la SFIO pour mieux scruter les tentatives réformistes. C'est le sens du dernier ouvrage primé par la Fondation Jean-Jaurès, qui tisse un lien entre la querelle révisionniste et la naissance autour d'Albert Thomas d'une nébuleuse réformiste¹³. Ce qui importe dans ce travail n'est pas la mesure, mais un jeu sur les écarts qui en oublie de discuter l'étalon. La démonstration applique au sein de la SFIO le concept de révisionnisme, forgé dans la social-démocratie allemande, pour mieux discuter le réformisme du socialisme français.

Chemin faisant, l'analyse assied la pertinence d'une orthodoxie qui jauge le poids des réformateurs.

- 4 Les termes de ce procès forment une configuration étrange, où le marxisme supposé de la SFIO se discute, étalonne un jugement, sans qu'aucune de ces interprétations ne pose la question de son appropriation militante. Même traité sous le seul angle de la réception des écrits de Marx dans le cadre de la SFIO, le questionnement suppose au préalable que l'on saisisse ce qu'est alors celle-ci dans l'histoire du socialisme français. La SFIO s'est unifiée en 1905 sur injonction de l'Internationale, réunissant PSF et PsdF. Cette injonction suppose deux remarques liminaires. Il y a d'abord un effet de seuil qu'il faut garder à l'esprit pour se saisir de la construction indéfiniment retravaillée de l'identité idéologique des socialistes français. Ce n'est pas dans les termes du rapport à Marx que se posent les débats, mais dans la concurrence de tendances où l'ancien se mêle au nouveau. L'unité n'efface pas les divisions d'antan qui tendent néanmoins à s'estomper, remplacées par d'autres clivages. Oublier le *grondement incessant de cette bataille* au profit d'une lecture des congrès sous l'angle de la synthèse tait ce qui s'énonce et se bricole, dans lequel le marxisme – plus que Marx – se revendique fièrement. La référence à Marx se comprend ainsi dans un usage polémique et/ou légitimant ayant vocation à mobiliser les militants. Au regard de sa naissance, le marxisme est dans la SFIO le langage de l'Internationale plus que celui du parti lui-même. Harvey Goldberg déduisait de ce fait le long compagnonnage de Charles Rappoport avec les guesdistes, ceux-ci se faisant l'écho de l'orthodoxie de la II^e Internationale¹⁴. Aussi perçoit-on dans ce rapport à l'Internationale que la question du marxisme dans la SFIO se manifeste autant comme une question vive de traductions, de controverses et de publications, que d'une nécessité propagandiste pour tenir son rang dans l'Internationale.
- 5 Nous pourrions dire que cette question s'inscrit – tout au moins pour la Belle Époque – dans la tension de conversion de la société française par les socialistes français¹⁵, qu'il convient de situer à plusieurs niveaux :
- 6 – celui d'une attaque du socialisme français enfin unifié face à la bourgeoisie qui vise à la construction de la France socialiste, où la République serait sociale ;
- 7 – celui également d'une conquête du prolétariat qu'il faut unifier sur un plan idéologique face aux voies divergentes de l'anarchisme et du syndicalisme révolutionnaire notamment : le marxisme peut être l'un des outils de cette unification ;
- 8 – celui enfin d'un parti qu'il faut également unir, le marxisme s'offrant alors comme possibilité d'un langage commun entre socialistes, à l'intérieur de la SFIO comme dans le cadre de la II^e Internationale.
- 9 L'entreprise socialiste suppose l'éducation du militant. *Propagander* paraît la tâche essentielle d'un parti à la conquête des terroirs¹⁶ pour construire la France socialiste. L'énumération des tournées de propagande dans *Le Socialiste*, organe officiel de la SFIO, se borne à de courtes notations sibyllines : les conférenciers exposent la *doctrine socialiste*, l'incertitude demeure sur la part du marxisme dans celle-ci. Gilles Candar évoque un marxisme « adapté » aux besoins de la propagande¹⁷. Aussi faut-il choisir d'autres indicateurs. Le catalogue de la Librairie du Parti offre un premier point d'observation, d'autant que la question de la publication des œuvres de Marx y fait débat lors des congrès¹⁸. L'observation est certes limitée par la présence d'autres éditeurs plus ou moins militants et le manque de connaissance sur les bibliothèques des sections. Pour autant, le

catalogue repère la manière dont se tisse le rapport au marxisme, et esquisse l'horizon de la réception militante.

Le catalogue de la Librairie du Parti en 1907

- 10 La Librairie du parti reprend les fonds du PSF et du PsdF. Elle est administrée par le guesdiste Lucien Roland. Son fonds est essentiellement constitué de brochures qui, comme le note Frédéric Cépède, constituent souvent des syllabaires essentiels à la promotion et la construction de l'identité socialiste¹⁹. Présenté par Lucien Roland au Congrès de Nancy (1907), le catalogue repère, en partie, la place des œuvres de Marx et Engels au sein des brochures²⁰. Celles-ci ne sont pas datées. Le classement par prix, s'étalonnant de cinq centimes à dix francs, vaut également indice. À partir de vingt centimes, le militant pourra se procurer *Socialisme utopique et socialisme scientifique* et le *Manifeste du Parti Communiste*. Pour trente centimes, *À propos d'unité* par Karl Marx. À cinquante centimes, la dimension économique de l'analyse marxiste se profile : *Salaires, prix et profits*. Pour deux francs et cinquante centimes, on peut se procurer *Révolution et Contre-Révolution* et *La Commune*, ouvrages de Marx indiquant un déplacement vers l'histoire du mouvement ouvrier français. Enfin, pour un franc supplémentaire, c'est-à-dire pour des bourses militantes motivées, on peut s'offrir *La critique de l'économie politique*, *La lutte des classes en France*, *Le procès des communistes* ainsi que deux ouvrages d'Engels, *Religion et Philosophie* et *Les origines de la société*.
- 11 Le catalogue ne donne ni le tirage des brochures, ni la pagination²¹. Sur les 211 qu'il compte, les ouvrages de Marx et Engels représentent seulement 5 % du fonds. L'analyse quantitative doit se tempérer des brochures pédagogiques à visée vulgarisatrice de la pensée marxiste, essentiellement dues à Paul Lafargue et Gabriel Deville. De surcroît, l'échelle des prix indique, pour partie, le public visé : celui de militants plus avertis sans doute. Il faut également poser la question de la pratique. Organisé suivant le seul principe du prix, le catalogue ne hiérarchise aucune des brochures dans une visée pédagogique. Il s'agit là d'un inventaire du stock. À partir de 1908, l'initiative lancée par Lucien Roland de la « brochure mensuelle » nuance ce constat : moyennant un abonnement annuel, le militant reçoit une brochure par mois comme *La Commune de Paris* ou *La lutte des classes en France*. En fait, Marx fait partie du bagage intellectuel de « l'honnête » militant socialiste. Averti, celui-ci sait par les brochures bricoler une identité politique, pourvu qu'il ait le goût de se cultiver, et la bourse adéquate²². Notons alors que les lectures proposées mettent systématiquement l'accent sur le corpus français des écrits de Marx.
- 12 Faut-il conclure à une faible volonté de diffuser les œuvres de Marx au sein de la SFIO ? Les rééditions et l'actualité politique dominant, traduisant une politique du coup par coup. Il n'y a pas alors de véritable politique éditoriale de la SFIO, le rapport au marxisme n'est pas exactement pris en charge par le parti, mais plutôt par ses marges intellectuelles au sein des revues (*Revue socialiste*, *Le Mouvement socialiste*) ou de la presse de tendance (*La guerre sociale*, *Le socialisme*). On ne voit pas alors se dessiner le projet d'une construction de l'identité socialiste par le rapport aux textes de Marx. Jouent ici toute l'ambiguïté de l'unité réalisée en 1905 et le heurt des tendances qui identifient souvent la citation marxiste et la qualité de guesdiste. S'ajoutent également l'inscription de la SFIO dans un système républicain et une tradition révolutionnaire spécifique parfois étrangère à l'analyse marxiste. Comptent enfin les pesanteurs financières. Cet état de fait correspond aux premières années du parti, lorsque l'unité est un combat. Cette situation signale

également qu'il existe deux rapports à Marx au sein du parti. L'un relève de la théorie et des joutes intellectuelles aux confins du parti, où les positions de chacun s'apprécient au fil de l'Internationale, le marxisme constituant le langage commun par lequel converser, s'opposer. Rabattus par la brochure sous le seul angle du militant de base, le second usage indique alors que les écrits de Marx participent d'un bagage attendu, mais n'augure aucune *doxa*, même celle que les adversaires du guesdisme croient déceler dans la répétition d'axiomes stéréotypés. La situation change après le congrès de Toulouse (1908) qui, s'il fut celui de la synthèse jaurésienne, annonce surtout un équilibre plus pérenne au sein de la SFIO entre les grandes tendances.

L'échec d'une pratique éditoriale conséquente

- 13 À partir de 1908, les réflexions au sein de la SFIO sur l'édition s'aiguisent. Le contexte politique interne s'y prête. Si le congrès de Toulouse entérine un nouvel équilibre autour du jaurésisme comme courant majoritaire, de nouvelles tendances se font jour : l'hervéisme se renforce, la revue *Le Mouvement socialiste* incarne une autre variante de la gauche du Parti quand, à droite, Albert Thomas, lançant ses *Cahiers du socialisme* et l'École socialiste, rassemble un réseau normalien, tandis qu'Alexandre Varenne somme la SFIO de se prononcer sur les thèses de Bernstein. La question de l'identité du socialisme français se pose dans des termes renouvelés. D'une part, la SFIO va connaître sur ses marges de 1908 à 1911 toute une série d'initiatives visant à codifier ou asseoir cette identité du socialisme français. D'autre part, lors des congrès, la question de la Librairie du Parti suscite des débats. Son action est jugée trop timorée, une part des critiques souhaite que la SFIO se dote, comme ses homologues belge et allemande, d'un véritable dispositif éditorial. Cette volonté s'inscrit également dans les vœux de la II^e Internationale, souhaitant, lors de son congrès de 1909, que les textes de Marx soient publiés.
- 14 La SFIO crée une Commission à la Librairie et à l'Édition en 1909. Sa composition prouve un réel œcuménisme : Jean Longuet, Lucien Roland, Ernest Lafont, Albert Thomas, Alfred Bonnet, Marcel Sembat et Compère-Morel en font partie. Dans cette configuration nouvelle, Jean Longuet propose dans son rapport sur la Librairie d'éditer Marx intégralement, escomptant une collaboration avec les partis frères²³. Cette édition devrait être celle d'une science de propagande, et non une édition scientifique²⁴. Il s'agit en effet de former des militants, de parachever leur éducation socialiste en leur donnant à lire Marx, que ne publient pas (plus) les éditeurs bourgeois et militants. Le projet bénéficie de « l'héritage » par la SFIO du fonds de la maison d'édition Jacques, dont le catalogue contient nombre d'ouvrages de Marx²⁵.
- 15 Science de propagande, la publication des œuvres de Marx engage un usage distinct des commentaires et des publications de type universitaire, où le marxisme est une théorie qu'il faut discuter. Le terme suppose que le marxisme soit l'orthodoxie des militants de la SFIO, au moment où s'annonce un second état du débat sur le réformisme en France, s'articulant avec la querelle révisionniste qui déchire le SPD et la II^e Internationale²⁶. Publier Marx, c'est se référer aux textes quand, à la droite du parti, croît l'intérêt pour les propositions de Bernstein. La question du marxisme de la SFIO devient la pierre angulaire des interrogations du parti sur son rapport à l'économie, la guerre, l'expérience du pouvoir. Deux ans plus tard, lors du congrès de Saint-Quentin, le rapport de la sous-commission à l'édition rappelle la nécessité d'une « édition scientifique irréprochable ». Celle-ci s'assortit rapidement pourtant d'une réserve : l'édition scientifique ne saurait

être complète, une telle tâche relevant de la « science pure » alors qu'il s'agit de s'engager dans la voie d'une science de propagande. La sous-commission se propose de « donner au public des œuvres maîtresses du grand philosophe socialiste dont la connaissance est nécessaire à la compréhension de la méthode d'action qui inspire, à l'heure actuelle, toutes les sections de l'Internationale prolétarienne ». Le propos est clair, le langage de l'Internationale tient aux textes de Marx, en premier lieu au Livre I du *Capital*. La suite du programme d'édition, plus floue, évoque pêle-mêle des critiques politiques, économiques, historiques, et un volume de correspondances (Marx/Engels, Lassalle, Kugelmann). Une biographie de Karl Marx, demandée à Laura Lafargue, conforte ce dispositif. Le texte de la traduction doit être revu par Alfred Bonnet et Édouard Fortin. Si le public visé est constitué de militants, ceux-ci doivent néanmoins engager des sommes non négligeables pour acquérir lesdits ouvrages. L'édition prévoit huit à dix volumes de 350 à 400 pages achetés par souscription de vingt-cinq francs en une seule fois ou en cinq versements. Le rapport de la sous-commission à l'édition se conclut sur le projet de financement de cette tâche éditoriale. Le parti verse 2 000 francs et contacte les dirigeants des partis frères allemand et belge pour une éventuelle subvention. L'ensemble de la presse du parti et *L'Humanité* sont mobilisés pour une souscription nationale qui devrait rapporter 12 500 francs. Le nombre de souscripteurs est estimé à 500 pour la France, à 800 en élargissant aux deux pays voisins. Enfin, aux marges du parti, une vive adresse est lancée aux mouvements coopératif et syndical, « qui comprendront la haute portée de la publication entreprise et son intérêt pour le mouvement ouvrier de notre pays ». L'édition de Marx relève ainsi du triptyque mouvement syndical/mouvement coopératif/SFIO qui définit alors le mouvement ouvrier français. En prenant une initiative « uniquement inspirée de l'œuvre et de la pensée socialiste la plus pure et la plus désintéressée », la SFIO se présente comme la tête du mouvement ouvrier et désamorce les critiques venues du syndicalisme révolutionnaire et du monde coopératif, pour lesquels son argent et ses talents se gaspillent dans l'électoratisme. La sous-commission disparaît dès 1913, mais le projet reste encore d'actualité à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1914, au congrès d'Amiens, Lucien Roland, dans son rapport, rappelle que la CAP du parti a mobilisé les fonds de réserve de la Librairie du parti pour cette tâche qui devrait bientôt voir le jour. Le projet avorte.

- 16 La guerre n'explique pas tout, et cet échec révèle une conjoncture spécifique du socialisme français et européen²⁷. Le projet initial, solide, s'apparente à un savoir-faire éditorial « professionnel » lié notamment à la figure de Jean Longuet²⁸. Le parti semble ainsi se substituer aux maisons d'édition, militantes et/ou commerciales. En outre, l'édition des œuvres de Marx s'inscrit dans des circonstances particulières où, dans la SFIO et sur ses marges, se multiplient des projets éditoriaux à vocation codificatrice : l'aventure collective de *L'Encyclopédie socialiste* autour de Compère-Morel chez l'éditeur militant Alfred Quillet, *Le Dictionnaire du socialisme* de Charles Verecque chez Giard et Brière (1911). La comparaison avec l'entreprise de Compère-Morel cerne davantage le projet d'édition de Marx. Dans un article fondateur, Madeleine Rebérioux qualifie *l'Encyclopédie socialiste* de tentative d'hégémonie guesdiste. La collaboration de Jean Longuet au projet nuance en fait son constat²⁹. Jean Longuet initie aussi le projet d'édition des œuvres de Marx. Les réseaux se recoupent et peinent à se circonscrire sous le seul angle du guesdisme : la publication par le parti des œuvres de Marx dépasse le seul segment guesdiste, car droite et gauche de la SFIO s'y associent. Se dessine dans ce réseau que formalise plus ou moins la composition même de la commission à la Librairie – une ambition modernisatrice où à l'unité provisoirement pérenne doit correspondre une

identité politique. Celle-ci, dans l'optique propagandiste, ne s'assigne pas mais se construit. Aussi, la prise en charge par la SFIO elle-même de l'édition d'une part des œuvres de Marx procède de ce dessein. Les textes de Marx forment la possibilité d'une part du langage commun des socialistes français entre eux et vis-à-vis de l'Internationale. Le projet d'édition voit le jour dans ce contexte, mais se heurte aux réalités matérielles du moment, bien qu'il semble avoir tenu compte de la publication parallèle de l'*Encyclopédie socialiste*. Pour des bourses militantes, la souscription aux œuvres de Marx paraît plus abordable que celle à l'*Encyclopédie socialiste* (95 puis 75 francs pour celle-ci contre 25 francs). Cette réflexion modernisatrice impulsée autour de l'édition de parti demeure lettre morte. Interrogés, les congrès demeurent muets. Au-delà de la rupture de la guerre, le projet est-il financièrement surestimé ? Les questions de traductions retardent-elles l'édition ? Reste un projet, porté par une vision moderne, en partie ancré dans les réalités de l'édition du moment. Il traduit d'une part la modernité de la SFIO dans sa réflexion sur le langage politique dès la Belle Époque, mais aussi l'effet d'une génération et de réseaux. En ce tournant de siècle, la SFIO adapte sa tâche propagandiste aux réalités culturelles de la société française, alphabétisée, marquée par le développement du secteur du livre. La brochure entre dans l'ère de la littérature grise. Échouant sur l'édition de Marx, la SFIO confesse son incapacité, non pas à tenir la dialectique du national et de l'international, mais à se donner la possibilité d'un langage commun, marqué par son rapport à Marx, entre socialistes français et étrangers. Il n'est pas alors d'entre-soi socialiste, sinon un vague horizon marxiste.

- 17 Qu'advient-il du militant de base dans cette aventure éditoriale ? Dans l'œil du parti, il paraît l'objet de toutes les attentions. À lui finalement s'adressent les efforts déployés en faveur de l'édition des œuvres de Marx, comme les critiques essuyées par Lucien Roland pour sa gestion archaïque de la Librairie du parti lors du congrès de Brest de 1913. Lui restent les brochures, les articles, les reproductions d'extraits d'œuvres de Marx dans les journaux du parti. Une culture politique se construit ainsi, rétive à toute analyse qui voudrait étalonner le marxisme de la SFIO aux textes. Il n'y pas alors un mais des rapports à Marx dans l'œil du parti, chacun procède de trajectoires et de positionnements singuliers. Toute citation de Marx – qui n'est que prélèvement, coupure – obéit à des usages et à des contextes particuliers. Ce marxisme-là est sans conteste *introuvable*, sinon empiriquement, donc toujours voué à toutes les suspensions. Cela révèle le paradoxe d'une théorie qui, armant la critique politique et sociale à l'orée du xx^e siècle, manifeste dans la situation française un nom, un positionnement, une manière d'être à la SFIO, davantage qu'un retour aux textes.

NOTES

1. Vincent Chambarlhac et alii, *L'entreprise socialiste. Histoire documentaire du Parti socialiste*, Tome 1, Dijon, EUD, 2005.
2. Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, 1965. Jacques Rancière, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974.

3. Daniel Lindenberg, *Le marxisme introuvable*, Paris, UGE 10/18, 1979 (1975). Voir son itinéraire intellectuel dans *Choses vues*, Paris, Bertillat, 2008. Sur les *Révoltes logiques*, Vincent Chambarlhac, « Court voyage au pays des Révoltes logiques. Ou d'une part de l'effet 68 sur les sciences sociales... », *Dissidences* n° 4, 2008.
4. Michel Rocard, discours d'avril 1977, Congrès de Nantes, dans *Parler vrai*, Paris, Seuil, 1979, p. 79.
5. Le PS regroupe alors nombre de politistes et d'historiens amenés à renouveler l'histoire politique au détour de la décennie 1980, ainsi Pierre Rosanvallon.
6. Christophe Prochasson, *Les intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997.
7. Claude Willard, *Les guesdistes*, Paris, Éditions sociales, 1965. Sa thèse est strictement contemporaine du *Pour Marx* d'Althusser. Il y a alors dans la sphère communiste un intérêt marqué pour la question de l'introduction du marxisme en France, corrélé aux débats en cours sur le révisionnisme. Cf. Michelle Perrot, « Les guesdistes. Controverses sur l'introduction du marxisme en France », *Annales. Économie, Société, Civilisation*, mai-juin 1967.
8. Marc Angenot, *Le marxisme dans les grands récits. Essai d'analyse du discours*, Laval, Les Presses Universitaires de Laval/L'Harmattan, 2005.
9. Jacqueline Cahen, « La réception de l'œuvre de Karl Marx par les économistes français (1871-1883) », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n° 12, 1994.
10. Christophe Prochasson, « Sur la réception du marxisme en France : le cas Andler (1890-1920) », *Revue de Synthèse*, Janvier/Mars 1989.
11. Gilles Candar, *Jean Longuet (1876-1938). Un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*, Rennes, PUR, 2007.
12. Alain Bergounioux, Gérard Grunberg, *L'ambition et le remords. Les socialistes français et le pouvoir*, Paris, Fayard, 2005.
13. Emmanuel Jousse, *Réviser le marxisme. D'Edouard Bernstein à Albert Thomas, 1896-1914*, Paris, L'Harmattan, 2007.
14. Harvey Goldberg, « Charles Rappoport. La crise du marxisme en France », *L'Homme et la société*, n° 24-25, Avril/Septembre 1972, p. 127-150.
15. Cette hypothèse se rapporte à un projet collectif dont la problématique d'ensemble est donnée dans l'introduction de *L'Entreprise socialiste*, *op. cit.*, note 1.
16. Gilles Candar, Christophe Prochasson, « Le socialisme à la conquête des terroirs », *Le Mouvement social*, n° 160, 1992, p. 33-63.
17. Gilles Candar, *Jean Longuet, un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*, Rennes, PUR, 2007.
18. Une grande partie des congrès de la SFIO, dont ceux qui nous intéressent, sont accessibles sur le site de la BNF (Gallica).
19. Frédéric Cépède, *Les maisons d'édition du Parti socialiste SFIO. 1905-1969*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Danièle Tartakowsky, 1995-1996. Paris. I. Son travail est plus qu'une boussole dans le maquis des archives de l'édition socialiste. Les lignes qui suivent lui sont redevables sur plus d'un point.
20. Catalogue reproduit dans *L'entreprise socialiste*, *op. cit.*, note 1.
21. Frédéric Cépède estime que le fonds de 1906 à 1913 passa de 178 266 à 265 076 brochures. Cf. note 19.
22. La remarque s'appuie sur la plainte de Lucien Roland présentant à chaque congrès son rapport sur la librairie, déplorant le peu d'appétences militantes pour la lecture.
23. Ces partis frères sont francophones : Belgique, Suisse romande. La publication serait la traduction de la dernière édition allemande.
24. Gilles Candar, *Jean Longuet*, *op. cit.*, note 17.
25. Sur ce point, cf. l'intervention de Jean-Numa Ducange, le 28 mai 2008 au colloque de Dijon.
26. Emmanuel Jousse, *op. cit.*, note 13.

27. La guerre n'obère pas la référence marxiste, ce jusque dans les rangs des majoritaires de guerre. Cf. Vincent Chambarlhac, Romain Ducoulombier, *Les socialistes français et la Grande Guerre. Ministres, militants, combattants de la majorité (1914-1918)*, Dijon, EUD, septembre 2008.

28. Gilles Candar, Jean Longuet, *op. cit.*, note 17.

29. Madeleine Rebérioux, « Guesdisme et culture politique : recherches sur l'Encyclopédie socialiste de Compère-Morel », *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1976, p. 211-227. Vincent Chambarlhac, « L'Encyclopédie socialiste, une forme singulière pour une cause politique ? », *Genèses*, décembre 2004.

RÉSUMÉS

Il est une évidence dans la littérature sur la SFIO de la Belle Époque, la systématique suspicion portée sur son marxisme. Ce doute trouve dans la formule du marxisme introuvable sa pierre de touche, propre au contexte historiographique des années 1970 mais finalement toujours pérenne par le rabat du débat de la II^e Internationale autour du révisionnisme sur le réformisme français. Toujours l'hypothèse se rapporte à la pureté du texte, nonobstant les traductions, les médiations. Un détour par un questionnement issu de l'histoire de l'édition décentre le questionnement. Il s'agit là d'envisager les tentatives de publications de Marx par la SFIO dans l'horizon du marxisme pensé comme langage commun des socialistes français entre eux, dans leur rapport à l'Internationale. Dans cet horizon, certes le marxisme peut, de manière philologique, toujours s'entendre introuvable. Restent une perspective, des propositions, des tentatives, qui toutes indiquent un rapport au marxisme. Point de surmoi marxiste donc pour cette SFIO de la Belle Époque, mais l'espérance d'un langage commun à l'Internationale dont le marxisme serait la grille. La Grande Guerre congédie cet horizon.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : XX^e siècle

Mots-clés : Internationale, marxisme, orthodoxie, révisionnisme, SFIO

AUTEUR

VINCENT CHAMBARLHAC

MDC, Université de Bourgogne, CNRS, 5605